

Pour ne pas mourir de faim.

Jean Tonglet

Comme beaucoup, c'est avec émotion que j'ai salué le décès, le 12 mars dernier, de Lazare Ponticelli, le « *dernier poilu* », le dernier rescapé des millions de combattants de la Grande Guerre, entre 1914 et 1918. Beaucoup de choses ont été dites à cette occasion, dans les hommages officiels comme dans la presse. Un élément n'a peut-être pas été assez souligné, et s'il l'a été, c'est à Michel Waintrop, journaliste à *La Croix* que nous le devons. Reprenant des propos que lui avait tenus, en juillet 2005, Lazare Ponticelli, Michel Waintrop écrit, dans l'édition de *La Croix* du 13 mars 2008 : « *Toute la vie de Lazare Ponticelli aurait pu inspirer bien des œuvres romanesques. "Si je n'ai pas eu peur de périr dans les tranchées, c'est que je ne demandais peut-être qu'à mourir. Vous savez, avec la vie que j'avais connue jusque là..."* ». Et le journaliste poursuit en racontant l'engagement de Lazare, 16 ans, dans le premier régiment de marche de la Légion étrangère. Il s'est engagé, dira-t-il, autant pour remercier la France de l'accueil qu'il avait reçu que « *pour ne pas mourir de faim* ». « *Il raconte, poursuit Michel Waintrop, son ventre vide depuis sa naissance, à la veille de l'un des derniers Noël du XIX^e siècle, et les jours d'épreuve de sa famille. Ce 24 décembre 1897, sa mère était sortie ramasser de la nourriture pour les bêtes dans le petit village de Cordanni, en Émilie-Romagne, dans le nord de la péninsule italienne. Il naîtra dehors, au beau milieu de la nuit, en pleine tempête de neige, début tumultueux d'une enfance erratique. Un signe peut-être. Zola aurait pu imaginer et écrire la suite : le père qui se prive de nourriture pour nourrir ses enfants et qui meurt de faiblesse ; la mère qui doit partir chercher du travail avec ses frères et sœurs et qui le laisse seul en Italie. Et Lazare qui finit, avec les quelques sous gagnés à garder les bêtes, par gagner la France... Il a 9 ans... Il vivotera comme petit ramoneur. Lorsqu'il bat le pavé devant la caserne du premier régiment de marche étranger, à Paris, au début de l'été 1914, il a grandi. Lazare a 16 ans. "Je veux m'engager", lance-t-il. "On a déjà un Ponticelli", s'entend-il répondre... Cet autre Ponticelli, c'est un de ses frères, perdu de vue depuis si longtemps. Les bras s'ouvrent. Ils seront finalement incorporés ensemble* ».

Combien furent-ils, en 14-18, en 40-45, combien sont-ils aujourd'hui encore, partout dans le monde, ces Lazare conduits à s'engager dans la guerre, pour ne pas mourir de faim ? Combien de pères et de mères, aujourd'hui encore, sont-ils contraints, par la misère, comme la maman de Lazare, à laisser leurs enfants seuls pour aller chercher, au-delà des mers, de quoi subvenir à leurs besoins ?

Lazare Ponticelli, en vous rendant un hommage officiel, nous espérons que la République française, n'aura pas oublié et n'oubliera jamais que vous étiez un fils de la misère.